

AIMÉ RICHARDT
Lauréat de l'Académie française
Préface de Mgr Guillaume

Le jansénisme

De Jansénius à la mort de Louis XIV

Seconde édition

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

RELIGION



LE JANSÉNISME
*De Jansénius à la mort
de Louis XIV*

DU MÊME AUTEUR

Bossuet, In Fine, 1992.

Fénelon, In Fine, 1993, Grand Prix d'Histoire de l'Académie française 1994.

Bourdaloue, In Fine, 1995.

Colbert et le colbertisme, Tallandier, 1997.

Louvois, le bras armé de Louis XIV, Tallandier, 1998.

Le Soleil du Grand Siècle, Tallandier, 2000, Prix Hugues Capet 2000.

Massillon, In Fine, 2001.

Le Jansénisme, François-Xavier de Guibert, 2002.

La Régence, Tallandier, 2003, préface de Madame la Comtesse de Paris.

Les Savants du Roi-Soleil, François-Xavier de Guibert, 2003, préface de Christian Poncelet, président du Sénat.

Saint Robert Bellarmin, François-Xavier de Guibert, 2004.

Les médecins du Grand Siècle, François-Xavier de Guibert, 2005.

Louis XV, le mal-aimé, François-Xavier de Guibert, 2006, préface du prince Jean de France.

La vérité sur l'affaire Galilée, François-Xavier de Guibert, 2007 (réed. 2010).

Luther, François-Xavier de Guibert, 2008 (réed. 2011).

Calvin, François-Xavier de Guibert, 2009.

Érasme, François-Xavier de Guibert/Lethielleux, 2010.

© François-Xavier de Guibert, 2002, pour la première édition

© François-Xavier de Guibert, 2011

ISBN : 978-2-7554-0469-2

ISBN pdf : 978-2-7554-0204-9

Aimé RICHARDT
Lauréat de l'Académie française

LE JANSÉNISME
*De Jansénius à la mort
de Louis XIV*

Seconde édition

François-Xavier de Guibert
10, rue Mercœur
75011 Paris

PRÉFACE

Aimé Richardt s'intéresse de près au 17^e siècle. En témoigne la parution quasi-ininterrompue de ses biographies d'hommes politiques et d'hommes d'Église : Louvois en 1990 et 1998, Bossuet en 1992, Fénelon en 1993, Bourdaloue en 1995, Colbert en 1997, Louis XIV en 2000 et Massillon en 2001.

Maintenant, il se lance dans une histoire du Jansénisme, qu'il conduit de ses origines à la mort de Louis XIV en 1715.

Quant on découvre l'abondante bibliographie consacrée à ce sujet (environ 12 colonnes dans l'article Jansénisme du Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques), l'on mesure le courage audacieux de l'auteur. Je suis heureux et honoré de le remercier de ses patientes recherches et de la clarté de ses développements dans la présentation d'une histoire combien complexe.

L'état de l'Église dans la France du 17^e siècle paraît assez lamentable, à la lecture du premier chapitre. Ce qui y est écrit est juste et donne bien l'arrière-plan nécessaire à la compréhension de l'histoire, mais tout n'est pas dit de l'histoire de la France chrétienne en ce siècle. Celle-ci, heureusement, ne se résume pas aux querelles théologiques. À côté des controverses et en dépit d'elles, la vie chrétienne s'est développée parfois jusqu'à la sainteté dans toutes les couches de la société, y compris dans l'épiscopat !

Le Jansénisme ! Qu'est-il au juste ? Un bon connaisseur du 17^e siècle remarque d'une manière pertinente : « ... le mot de jansénisme est un sobriquet. Méfions-nous de ce mot qui en est venu à qualifier toutes sortes de déviations de la vie religieuse, qu'elles aient ou non un rapport avec Jansénius » (Michel Dupuy). C'est un « courant aux multiples facettes » (Jean-Paul Charlot).

Jansénius est mort évêque d'Ypres et ce fut un « très bon évêque ». Il fut, selon Louis Cognet, le « père involontaire du jansénisme ». Dans l'imaginaire de beaucoup, le jansénisme est associé aux bras rapprochés du

Crucifié, comme pour signifier que le Christ n'est pas mort pour tous les hommes. Mais il faudrait vérifier le sens de ces crucifix dits « jansénistes ».

Le sujet fondamental de la querelle, qui jaillira au lendemain de la parution de l'Augustinus, fruit du travail acharné de Jansénius, est la théologie de la grâce. La vision plutôt pessimiste d'un Saint Augustin de la situation de l'homme pécheur n'agréa pas à ceux qui, plus optimistes, veulent s'appuyer sur le positif du cœur humain, capable de réaliser de bonnes actions, même après le péché.

C'est le grave et difficile problème des relations entre la grâce de Dieu et la liberté de l'homme. Comment Dieu peut-il respecter cette liberté, s'il donne à l'homme une grâce efficace pour agir selon le bien ? Comment comprendre que la grâce, loin de détruire ou de diminuer la liberté de l'homme, en est au contraire la source permanente. Nous nous représentons trop souvent les relations de l'homme avec Dieu en terme de concurrence : si Dieu fait tout, qu'ai-je encore à faire ? Si j'ai tout à faire, à quoi sert Dieu ? S'il est difficile de définir avec précision le mode de collaboration entre Dieu et l'homme, les opposer l'un à l'autre comme des adversaires n'est certainement pas la bonne solution.

Ces querelles d'écoles théologiques, opposant en particulier jésuites et jansénistes avec parfois des expressions ou des méthodes confinant à la « haine », s'entremêlent avec des différends entre personnes, entre courants spirituels et aussi avec des conflits de pouvoir.

Nous voyons ainsi Jansénius s'opposer à Louis XIII et à Richelieu en leur reprochant de s'allier aux protestants allemands et hollandais contre les catholiques des Pays-Bas espagnols. Les interventions romaines seront souvent difficiles à accepter de la part des tenants de l'Église gallicane. Le roi Louis XIV aura du mal à maintenir l'équilibre entre son pouvoir souverain, son parlement et l'accueil des décisions romaines. Jésuites et jansénistes intrigueront au plus haut niveau pour arriver à leurs fins.

Un homme comme Saint-Cyran, ami de longue date de Jansénius, sera le directeur spirituel des monastères de Port-Royal. Pascal, avec ses Provinciales, mettra tout son art à critiquer les jésuites. « Au parti janséniste, Pascal apporta le style de la grâce » (S. Lapaque). Les livres du Père Quesnel, oratorien, feront rebondir les querelles, au cours desquelles l'on verra l'archevêque de Paris se refuser à accepter sans plus la Constitution Unigenitus de Clément XI, condamnant 101 propositions tirées de l'œuvre de Quesnel, ou le Père Le Tellier, jésuite, confesseur de Louis XIV, agir avec ardeur pour contrer l'archevêque !

La querelle finira pas s'apaiser en décembre 1720, mais les tendances jansénistes continueront à se développer, en France et ailleurs, jusqu'à la Révolution et même au-delà. A ceux qui après avoir lu ces pages voudraient en savoir plus, il est recommandé de consulter « La vie quotidienne des Jansénistes aux XVII^e et XVIII^e siècles » de René Taveneaux. Celui-ci estime que les travaux consacrés durant ces dernières décennies au jansé-

nisme le font apparaître « comme une réaction en profondeur contre une forme d'humanisme triomphant à l'aube des temps modernes »... « le jansénisme devint un ferment de transformation sociale : en exaltant l'univers de la conscience aux dépens des structures extérieures et du magistère, quelle qu'en soit la forme, il a favorisé le processus d'individualisation dans une société établie sur des liens de dépendance des hommes et des biens ; il a ainsi accéléré l'évolution bourgeoise et contribué au déclin de l'édifice d'Ancien Régime ». « Jadis traité en « hérésie », c'est-à-dire en déviation doctrinale, il est perçu aujourd'hui comme une composante essentielle de la civilisation occidentale ». Pour le comprendre, encore faut-il dépasser les stéréotypes comme celui-ci : en 1924, Marie-Noël parlait de sa ville, de sa paroisse, de sa famille « toutes raidies encore d'arrière-jansénisme ».

Pour découvrir la doctrine spirituelle du jansénisme, je conseille aux lecteurs de parcourir les développements très justement équilibrés de M. Dupuy dans l'article « Jansénisme » du Dictionnaire de Spiritualité (col. 128-148) : « l'intuition la plus profonde de Jansénius a été de faire de la liberté le lieu même de la rencontre de Dieu ».

Le jansénisme continue à intéresser l'historien. Dans la préface au livre tout récent d'Isabelle Brian sur les religieux Génovéfains, Dominique Julia souligne que ce travail montre « comment l'exaspération du combat entre jansénistes et antijansénistes au XVIII^e siècle a épuisé les corps religieux nés de la Réforme catholique au siècle précédent ». Et dans la préface au recueil d'articles de René Taveneaux sur le Jansénisme et la Réforme catholique, François Bluche réagit fortement contre une interprétation par trop négative du Jansénisme.

En nous décrivant pas à pas les méandres de son émergence dans l'histoire, Aimé Richardt ouvre de larges horizons à notre réflexion. Qu'il en soit chaleureusement remercié.

Mgr Guillaume,
évêque de Saint-Dié

INTRODUCTION

« Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello ».

Au lendemain de la publication de ses Provinciales, Pascal s'écriait, « si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. *« Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello ».*

Ce même appel, la génération suivante des jansénistes menacera de le porter devant un concile général. Ils opposeront au Pape la menace de cette assemblée à laquelle ils veulent demander le jugement de l'Église et non celui d'un homme.

L'histoire du jansénisme est l'histoire d'un conflit qui sera successivement théologique, puis ecclésiastique, puis à la fois politique et ecclésiastique, dans lequel s'affronteront en même temps ou successivement des théologiens, des prélats et des ordres religieux, gallicans et ultra-montains, et enfin des parlementaires désireux de limiter un pouvoir royal auquel ils reprochent de trop céder au Pape et à la Curie, dont Quesnel avait dit, « *ce sont de fines gens que les Romains, ils ont à la fin tout ce qu'ils demandent, sans rien donner* ».

CHAPITRE 1

L'état de l'Église en France au 17^e siècle

Depuis le Concordat de 1516, conclu à Bologne entre le Pape Léon X et le Roi de France François 1^{er}, l'Église est, selon les termes de Frédéric Jaccard : « un instrument politique dans la main toute puissante du souverain, l'inépuisable ressource pour assurer sa domination sur les familles qui aspiraient à partager le gouvernement avec lui ». Comme le cite Hanotaux « ... tout ce qui, parmi les cadets ne devenoit pas soldat de fortune, prenoit la soutane. Les filles entroient en religion ».

Rappelons que le concordat de Bologne, tout en réservant au Pape le droit de libre confirmation, donnait au Roi la nomination de tous les évêchés, abbayes, et prieurés ; il maintenait l'abolition des appels en Cour de Rome, et interdisait les grâces expectatives¹.

*

* *

Le Roi est donc, en fait, le chef de l'Église de France. Il nomme les évêques, la plupart des abbés qui dirigent les nombreux monastères et abbayes, et de nombreux curés de Paris et des grandes villes. Il a droit de regard sur les biens de l'Église et sur leur gestion. Le Roi de France est le Roi Très-Christien, il est l'oint du Seigneur (par la cérémonie du sacre à Reims). Son poids sur et dans l'Église de France est très lourd.

Qu'est-ce que l'Église de France ? Environ cent trente archevêques et évêques, quelques centaines d'abbés prébendiers, plusieurs dizaines de

1. Lettres par lesquelles le Pape conférait à l'avance à un ecclésiastique le droit d'être pourvu d'un certain bénéfice lorsqu'il deviendrait vacant.